

Ouverture

Dans une clairière, un personnage à l'expression mélancolique et vêtu de sombre, hormis son très visible manteau jaune, est assis sur un trône tapissé d'un motif oriental ; çà et là, autour de lui, des livres de différents formats aux fermoirs métalliques (ill. 84-86 et 88). Un enfant engoncé dans un lourd habit gris au col de fourrure lui fait face, le regard fixé devant lui, comme en attente. Derrière l'enfant, un serviteur agenouillé, tête nue en signe de déférence, offre une coupe de fleurs et de feuilles ; il est vêtu d'une tunique rose moirée et serrée à la taille par une ceinture dans laquelle un poignard est glissé dans son dos. Assis sur la première marche du trône, un joueur de luth, en chausses collantes et chemise finement plissée, ébauche un accord sur son instrument et nous regarde. Derrière lui, un cylindre noir. Dans la partie gauche du tableau, un paon est perché sur une branche morte et, immédiatement au-dessous, un léopard se lèche la patte. La haie qui délimite la zone dans laquelle se trouvent les personnages s'achève par un luxuriant laurier. Au-delà, un promontoire rocheux auquel s'est accrochée une végétation clairsemée et, dans une anfractuosité, un personnage incliné, portant une main à son visage. A gauche, sur une branche, une chouette et peut-être un épervier, auxquels répond, sur la droite de la peinture, un autre oiseau qui semble être une pie. Au centre de ce deuxième plan, quatre ou cinq animaux, probablement des antilopes. Sur le fond, une ville, avec à gauche un édifice à coupole et clocher et, au centre, un édifice

plus grand et des maisons basses couvertes de toits à double pente ; tout au fond, au bord d'une falaise qui se découpe contre le ciel coloré de jaune, une tour.

Cette étrange peinture conservée à la National Gallery à Londres, une huile sur bois de format moyen (59 x 48 cm), pourrait être la première de Zorzi arrivée jusqu'à nous. Le "pourrait" se réfère un peu à tout : autographie, datation, sujet. Cette œuvre n'a en effet aucun point de comparaison dans le contexte de l'époque et elle est tellement insolite que les derniers catalogues du musée évoquent à son propos un pastiche dans le style de Giorgione, peint trente ou quarante ans après sa mort. Et ce, surtout, sur la base de bizarreries supposées dans la description des vêtements, relevées par un éminent historien du costume¹. Le tableau est signalé pour la première fois en 1603 dans la collection romaine du cardinal Pietro Aldobrandini, où il est attribué à Raphaël². Entré à la National Gallery en 1885, il est associé tantôt au maître (au début et dans des temps récents), tantôt à son atelier ou à son cercle (Previtali, Campagnola), passant au gré de ces assignations d'une salle d'exposition aux réserves et inversement³. Sa chronologie aussi a suscité une grande perplexité (oscillant entre le tout début des années 1490 et le milieu du Cinquecento), de même que le sujet de la scène représentée. Les inventaires anciens ont vu dans le personnage assis sur le trône David ou Salomon. A l'époque moderne, il a été associé à Jason (avec ses fils Pluton et Philomèle), à Jupiter (entouré aussi de ses enfants) ou,



82
Giulio Campagnola,
Saturne, gravure

83
Saturne dévore un de ses enfants,
in édition en français
des *Métamorphoses* d'Ovide,
Bruges, 1484



84
Giorgione, *Hommage à un poète*
ou *Saturne en exil*
Londres, National Gallery

p. 122-125
85-86
Giorgione, *Hommage à un poète*
ou *Saturne en exil*, détails
Londres, National Gallery









